

ASSOCIATION
des
RESERVISTES
du
CHIFFRE

Nouvelle Série - N° 5 - 1977

OU CHIFFRE ET ENIGMATOLOGIE FONT UN CURIEUX MENAGE

Le système d'énigmatologie que sont les mots croisés correspond à une sorte d'appétit de résoudre que nous avons tous en nous, appétit qui a valu au chiffre de nombreux adeptes. Mais avant l'invention des mots croisés, qu'y avait-il pour satisfaire ce besoin ? Des énigmes comme celle du Sphinx, sans aucune méthode de résolution ?

Le système astucieusement dévoilé par Swift dans *Les Voyages de Gulliver* a, nous allons le voir, l'avantage d'introduire dans l'énigme un minimum de discipline tout en laissant le champ libre au flair, à l'intuition, à l'érudition et aussi à l'incertitude relative. Le Sphinx, disons plus exactement la Sphinge, a été bien bonne d'avouer à OEdipe qu'il avait trouvé. Elle aurait pu répondre : « Ce n'est pas cela, ta réponse est séduisante, félicitations, mais tu ne peux la prouver. Alors je te croque ! »

Le système d'énigmes révélé ici amusera probablement les chiffreurs, car c'est une caricature bouffonne de chiffre où transposition et substitution jouent leur rôle. De ce fait, la tentation sera grande pour le spécialiste de vouloir *juger* le système en fonction de ses principes : un cryptogramme est une fonction mathématique et ne peut admettre trente-six solutions, etc. Le système de Swift ne peut mener à la certitude que si l'on met en jeu des éléments extérieurs et des recoupements. En plus de l'aptitude mécanique, il aiguise le sens de la relativité. Reprenons l'image des mots croisés, ceux que les Anglais appellent *cryptic* où tout est permis dans la « définition (??) » : anagramme, transposition de syllabes et non seulement de lettres, jeux de mots, etc. souvent le tout ensemble ! Les Anglais n'emploient pas le mot définition, trop cartésien, mais un mot plus empreint de brumes britanniques : *clue*, indice, suggestion plus ou moins vague. Bien qu'ennemi du français je conserverai ce mot *clue* dans cette étude. On ne peut avoir la certitude d'avoir trouvé, et encore pas toujours, que si les mots qui « croisent » le mot cherché

sont mécaniquement compatibles avec lui. Prenons une « définition » de Max Favaelli : se pose à l'entrée du Métro (cinq lettres). Vous n'avez la certitude d'avoir trouvé (LAPIN) que si les mots environnants sont compatibles avec lui. Nous avons là un exemple d'énigmatologie avec une petite base mécanique : beaucoup d'art et un peu de science. N'oublions pas cette mise en garde si nous voulons apprécier le système (??) swiftien. Si un ordinateur peut décrypter le plus compliqué des cryptogrammes mécaniques (revenant à une fonction mathématique) il n'est pas encore d'ordinateur pour débusquer le LAPIN de Favaelli et cependant l'esprit humain - il a encore de beaux jours devant lui ! - résout ses mots croisés ! C'est à cette richesse de possibilités de l'esprit humain que le jeu exposé ici fait appel. Voyons d'abord les « clues » d'ordre général qu'offre Swift à qui sait lire.

Pour ses *Voyages de Gulliver* parus anonymement en 1726 sous le pseudonyme de Lemuel Gulliver, l'auteur caché craignait de ne pas trouver pour ce roman scandaleusement subversif (vous en doutiez-vous ?) « un imprimeur assez brave pour risquer ses oreilles » car les juges faisaient couper les oreilles de l'imprimeur quand ils ne trouvaient pas l'auteur d'un livre qui raillait le pouvoir. Sir Charles Firth, éminent critique moderne de ce Swift qui « aimait mystifier le public » a subodoré que le lecteur doit « chercher dans les *Voyages le secret que Swift dit y avoir caché* » et doit « résoudre les énigmes destinées à mettre son ingéniosité à l'épreuve ». Voilà qui nous met en appétit. Nous serons peut-être plus heureux que Sir Charles qui en est resté là alors qu'il avait bien remarqué que Swift avait invité à « consulter les annales et comparer les dates de façon à trouver la réponse » (donc si la machine pseudo-cryptographique que nous allons démonter nous donne André Gide comme réponse à un portrait-énigme de Swift, cela n'infirme pas la machine !) De plus Swift insiste sur son « droit absolu de modifier, ajouter ou retrancher ». Donc si pour un portrait-énigme qui semble caricaturer le ministre Walpole vous trouvez qu'il s'agit d'une femme, la puissante et peu honnête maîtresse du roi et si cette solution, admise par la machine alors qu'elle rejette la possibilité de Walpole, est soutenue par un réseau de clues dont le mystère se trouve, grâce à votre solution, parfaitement et comiquement éclairci, vous avez la certitude humaine malgré l'absurdité apparente d'une machine qui refuse de jamais donner de certitudes mathématique ou primaire.

Premier exemple de « clue » mécanique qui va aider les ingénieurs et égarer les esprits simplistes, même s'ils sont historiens littéraires ! Gulliver parle du pays de TRIBNIA que ses habitants appellent LANGDEN. On

reconnait BRITAIN et ENGLAND. Ainsi Swift nous suggère discrètement que l'anagramme, transposition sans loi sauf cette petite discipline que votre solution doit avoir un sens, va jouer son rôle dans la machine. Mais s'il décide de rester à jamais caché, aucun magistrat ne peut lui opposer la solution de son anagramme comme preuve : il n'a qu'à invoquer le hasard.

Ainsi (Fig. 1) :

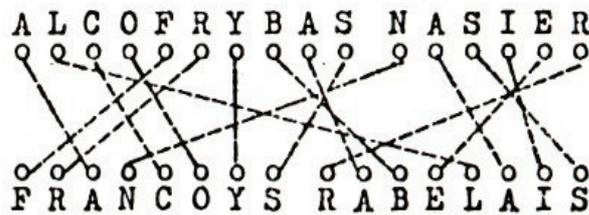


Fig. 1

Examinez bien les petits cercles et les fils. Ils seront indispensables pour suivre sans peine le reste de cette étude. Si à chaque lettre correspond un cercle et un départ de fil, il est inutile de vous fatiguer ni même de suivre les fils : l'anagramme est forcément « parfaite ».

Petite digression : Galilée avait usé de la même ruse pour éviter à son amour-propre tous les risques. Il n'était pas sûr de sa découverte des phases de Vénus mais, si elle se confirmait, il voulait prouver qu'il était le premier en date à faire cette découverte et que la gloire devait lui en revenir. S'il s'agissait d'une erreur, il échapperait au ridicule car personne ne résoudre jamais sa longue et filandreuse anagramme !

Deuxième exemple de « clue » de Swift. Parachuté dans un pays lointain, vous cherchiez d'abord à apprendre oralement les mots essentiels à la survie : faim, boire, etc. Or dans tous les pays où il se trouve, Gulliver, lui, ne pense qu'à l'alphabet : « j'avais appris l'alphabet » ; ailleurs : « j'ordonnai les mots par ordre alphabétique » ; la langue de tel autre pays imaginaire « pourrait sans grande peine se ramener à un alphabet » ; ailleurs :

« j'avais appris l'alphabet (encore une fois !) et pouvais make a shift pour expliquer une phrase çà et là ». Nous pouvons donc faire l'hypothèse que les énigmes jouent sur l'alphabet, mettant en jeu, au moins partiellement, la cryptographie et ce d'autant mieux que, dans la dernière citation, *make a shift* peut signifier innocemment : arriver tant bien que mal, mais aussi, en jargon cryptographique et moins innocemment : opérer un décalage à la Jules César ! Transposition (anagramme) et substitution (Jules César).. Et pour le cas où nous n'aurions pas très bien compris on nous fait un dessin (Fig. 2) !

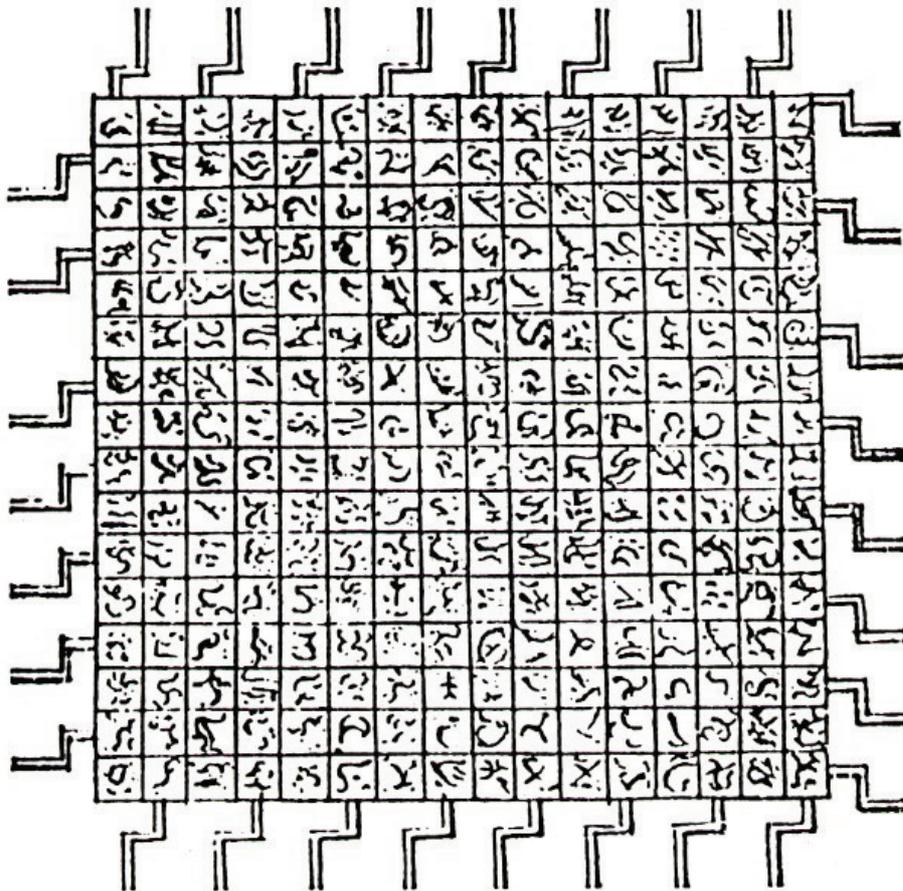


Fig. 2 : La machine farfelue de LAGADO

C'est le dessin de la ridicule machine des savants farfelus de l'Académie de Lagado. Des plaquettes de bois, nous explique en substance Gulliver, portent tous les mots de la langue du pays.. Un assistant, en tournant les manivelles, modifie la disposition des plaquettes. Certaines montent, d'autres descendent ou partent vers la gauche ou vers la droite. Lorsque quelques mots adjacents de la nouvelle combinaison forment une bribe sensée, cette bribe est pieusement transcrite et ainsi se constitue l'impérissable philosophie de ces savants. Le mots « shift » revient dans l'explication. Les cases présentent des sortes d'idéogrammes, mais la case supérieure droite vend la mèche et nous confirme qu'il s'agit bien d'un jeu sur les lettres et non sur les mots. La ridicule machine, mécaniquement irréalisable, fait donc une anagramme par transposition horizontale des lettres et une substitution à la Jules César par déplacement vertical dans l'alphabet.

Pour nous aider, Swift donne une énigme avec sa solution ! « le Hurgo (car ainsi ils appellent un grand Lorde.. » (Attention ! Pour gagner une précieuse place, j'ai fait faire au système une rotation de 90°, mettant l'anagramme verticalement et le décalage horizontalement) Comme toujours en cryptographie ancienne I et J ainsi que U et V, comme en latin, comme encore de nos jours au catalogue du British Museum, ne font qu'une seule lettre. De plus W est souvent supprimé, remplacé par UU (W se prononce en anglais double-U). On notera l'orthographe de la solution. L'avantage était pour Swift de modifier ainsi la longueur du mot : la longueur du « mot probable » était une trop précieuse indication pour l'amateur de son petit jeu.



Fig. 3 (sans W)

Nous ne sommes pas au bout de nos peines. Examinons la machine de Lagado. On y voit 31 manivelles mais, nous dit le texte du roman, « elles sont au nombre de quarante » et la machine « est un carré de vingt pieds de côté » donc vingt manivelles horizontalement et, c'est ce qui est intéressant, vingt

verticalement. Le décalage se fera donc sur un alphabet réduit de vingt lettres (Vigenère, 1586 ; Camden, 1616, etc. montrent l'intérêt de réduire l'alphabet, parfois jusqu'à une douzaine de lettres, pour dérouter les indiscrets).

Prenons une énigme (rappelons qu'il ne s'agit pas de cryptogramme !) dont la solution, le « mot probable », est d'évidence. La plus grosse pièce d'or de Lilliput est un SPRUG, probablement un POUND (livre sterling). nous obtenons (Fig. 4) :

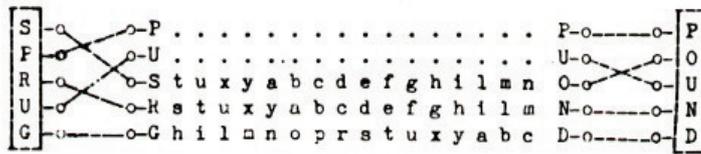


Fig. 4 (alphabet normal de Swift, sans K, Q, W, Z)

Cette fois, nous le tenons, notre Swift ! Ses décalages sont variables. Une image, celle de Balnibarbi, nous le confirme : les zigzags de l'île volante suggèrent qu'il faut prendre les lettres à plusieurs « altitudes » dans l'alphabet (Fig. 5) :

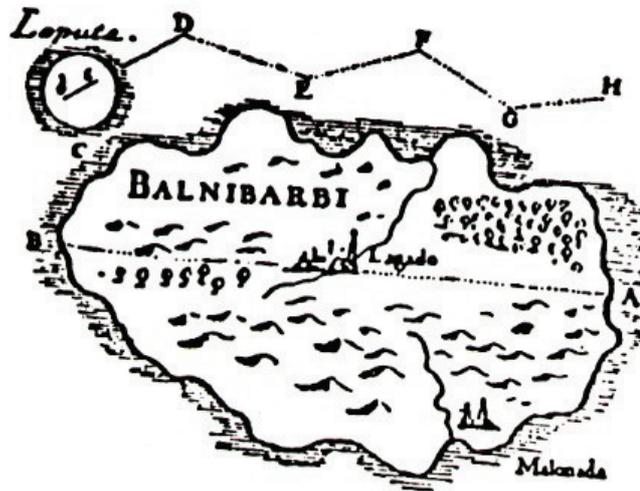


Fig. 5 La trajectoire révélatrice de l'île volante.

Nous notons que si nous prenons deux lettres au décalage 7 (H et R) et les trois autres, sur les trois lignes encore libres, au décalage 16 (S, I, et I), nous avons gagné (IRISH). Cherchons dans le tableau s'il y a quelque combinaison prononçable et satisfaisant aux « clues » (homme dégradé esclave de chevaux). Sauf erreur il n'y en a pas. Une combinaison comme FUNNY (voir colonnes 18 et 19) manque de sel à côté de cette excellente onomatopée de YAHOO qui suggère bien un cri d'animal !

Prenons maintenant la place de Swift. Il veut faire une caricature, féroce à son habitude ! des Irlandais. Il pose IRISH et compose le tableau suivant (Fig. 7). Il essaie de trouver quelque combinaison suggestive, sans oublier qu'il doit prendre deux lettres (le minimum) sur une colonne et donc trois sur une autre et ces trois-là sur les lignes encore libres.

I	l	m	n	O	p	r	s	t	u	x	y	a	b	c	d	e	f	g	h	I
R	s	t	u	x	y	a	b	c	d	e	f	g	H	i	l	m	n	o	p	R
I	l	m	n	O	p	r	s	t	u	x	y	a	b	c	d	e	f	g	h	I
S	t	u	x	Y	a	b	c	d	e	f	g	h	i	l	m	n	o	p	r	S
H	i	l	m	n	o	p	r	s	t	u	x	y	A	b	c	d	e	f	g	H

Fig. 7

Lucky strike ! (Littéralement coup de pioche heureux dans une mine, donc notre « j'ai trouvé le filon » ; cette expression semble bien avoir été utilisée par les amateurs de ce jeu). Il y a une combinaison suggestive.

Prenons chez Swift un dernier exemple pour présenter le tableau de façon apparemment plus compliquée mais permettant au lecteur une vérification rapide : anagramme - tranches de décalage nettement isolées - anagramme. Voyons les « clues » pour LAGADO. C'est une ridicule « académie ». De plus ce n'est pas « un bâtiment unique mais une suite de maisons des deux côtés d'une rue ». On pense à une ville universitaire anglaise (Fig. 8)

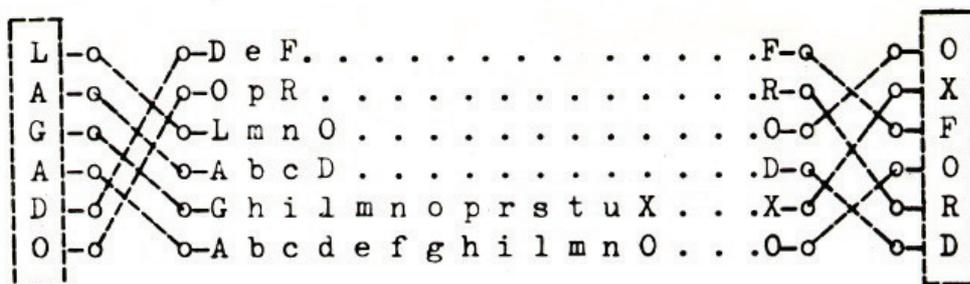


Fig. 8

Cette énigme a une précieuse faiblesse, précieuse car elle va confirmer la réalité de l'abracadabrante machine. Partant d'OXFORD, Swift a étudié le tableau complet pour voir s'il n'offrait pas une autre combinaison plus ou moins valable. Il en a trouvé une. Alors il nous prévient. LAGADO, écrit-il, est « la métropole » du royaume de LAPUTA (comprenez l'Angleterre) dont l'île volante de notre illustration (comprenez la puissance anglaise) vient écraser tout territoire en rébellion. Or LAGADO donne également LONDON (AA + 11 ; GL + 3 ; DO + 0, soit NN-LO-DO = LONDON)

Le lecteur trouvera la solution de bien d'autres énigmes de Swift (LILLIPUT, GULLIVER, LAPUTA, etc., etc.) dans mon livre *Jonathan Swift avoue le secret de Gulliver*. Ce livre est épuisé, à ma grande satisfaction d'auteur-éditeur (le dernier des métiers !) mais je puis en prêter un exemplaire personnel quelques jours (1)

Et maintenant une petite surprise. Swift ne fut pas l'inventeur du petit jeu bizarre ! Il était traditionnel. Voyons d'abord comment on dissimulait le « Jules César ».

Un manifeste des Rose-Croix, la *Fama*, vers 1610, fit bouillonner toute l'Europe intellectuelle qu'elle mystifiait. On chercha en vain l'auteur ou les auteurs. Or les cinq derniers mots sont nettement mis en relief : séparation par un point de ce qui précède alors qu'ils ne forment pas une phrase ; impression en italique ; une capitale à chaque mot. On ne peut mieux provoquer le lecteur ! Les voici : *Sub Umbra Alarum Tuarum Jehovah*. Et voici Jules César dissimulé - victorieusement car les érudits cherchent toujours l'auteur ! Il a poutant bien signé (Fig. 9) !

(1) Le demander à Pierre Henrion, Lycée Saint-Louis, 44 boulevard Saint Michel, 75006 PARIS.

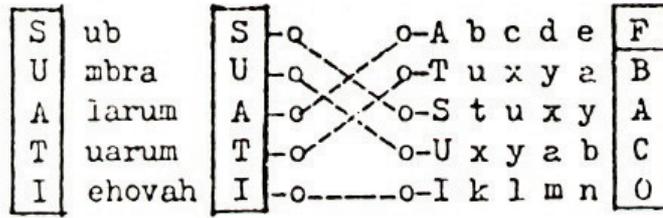


Fig. 9 (sans w, z)

Soit F(ranciscus) Baco, Francis Bacon. Une autre ruse consistait à mélanger un autre mot aux lettres du « crypto ». Ainsi l'auteur déclaré de *Cryptomenytices et Cryptographiae*, Gustavus Selenus, semblait bien être Augustus (anagramme parfaite de Gustavus), duc de Brunswick et Lunebourg (Selenus = homme de la lune !). Le livre déclarait être une reprise augmentée de l'œuvre de TRITHEMIUS (l'Abbé Trithème). Au bas de la page de titre, un personnage ressemblant bien au duc enlève son couvre-chef à un personnage penché sur son écritoire. Celui-ci serait-il l'homme qui a vraiment écrit le livre, le duc ayant accepté de servir de couverture ? Retirons donc la mitre de l'Abbé Trithemius (Fig. 10).

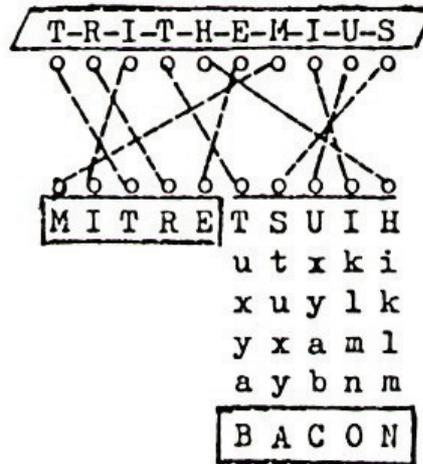


Fig. 10 (sans w, z)

La première solution, le duc, était destinée à satisfaire les indiscrets peu persévérants suivant la ruse proposée par Bacon dans ses écrits officiels : un message secret doit avoir deux solutions. La première doit être juste assez compromettante pour qu'un indiscret se rengorge à sa découverte (après

avoir, si nécessaire, torturé le messager pour la lui arracher) mais elle n'est là que pour masquer la solution vraiment dangereuse que l'intercepteur béat de satisfaction ne songe pas à chercher. Augustus est ainsi le leurre, la dissimulation du Jules César par le mélange avec la mitre est la vraie solution.

Swift n'a pas oublié ce conseil. Parmi les combinaisons prononçables données par ses tableaux il en prenait une qui avait un air étymologique (LILLIPUT = l'île pute ; Redriff = ventre rouge, etc.) ou onomatopéique (Yahoo) ou à consonance comique (Blefus..cu pour la France, avec sa finale insolente,) etc. Les érudits se laissent toujours prendre par ces apparentes solutions et rien, je suppose, ne les fera démordre !

Avec Bacon nous avons touché au grand tabou. Lors de la Renaissance un mystérieux pamphlet circulait sous le manteau : *Ratsei's Ghost* (ghost = fantôme, mais aussi prête-nom d'un auteur caché). Ratsei rencontre une compagnie d'acteurs ambulants qui, par lâcheté, lui cachent le nom de leur noble protecteur (sans une telle protection c'était la prison ou pire !) Ratsei leur donne une leçon d'élocution qui calque celle donnée aux acteurs par Hamlet dans la pièce de ce nom, puis il leur donne 40 shillings pour qu'ils jouent devant lui (autre coïncidence, ce fut le prix payé par Essex, lors de sa rébellion, aux acteurs qui reprisent la pièce de Shakespeare *Richard II*, attaque à peine voilée de la reine Elizabeth que lors de sa création, la pièce avait mise en fureur). Puis, pour les punir de leur lâcheté, Ratsei tend une embuscade aux acteurs et leur reprend de force les 40 shillings. Il conseille alors ironiquement au chef de la compagnie d'aller faire fortune à Londres comme tel acteur dont il fait un portrait impitoyable : cupide, avare, ingrat. Ce portrait correspond à ce qu'on peut savoir de non légendaire sur l'homme de Stratford : actes légaux prouvant qu'il était usurier, accapareur en temps de disette, etc. L'acteur de Londres dont parle Ratsei, une fois devenu riche, a acheté « une demeure seigneuriale » en province. C'est bien ce que fit le Shaksper (orthographe officielle incertaine de ce nom). Enfin Ratsei adoube chevalier le chef des acteurs en se moquant de lui : « Tu es maintenant un de mes chevaliers et le premier chevalier qui ait jamais été acteur en Angleterre ». Or le parvenu de Stratford fut anobli au grand amusement de ses contemporains. La devise qui lui fut accordée, *non sans droict*, fut parodiée « not without mustard » (non sans moutarde). Voilà pour les « clues ».

Qui était donc ce Ratsei qui avait un prête-nom ressemblant comme un frère à l'homme de Stratford ? RATSEI = ATI + RSE ; ATI + 5 et RSE + 8 = F. BACON - déjà nommé !

Refaisons le travail de celui qui est parti de F. BACON. Elégance spéciale que nous reverrons, nous avons non seulement des tranches équilibrées de décalage, 3 + 3, mais une parfaite alternance de décalages courts et de décalages longs. (Dans la fig. 11; les alphabets sont inversés pour simplifier le tableau)

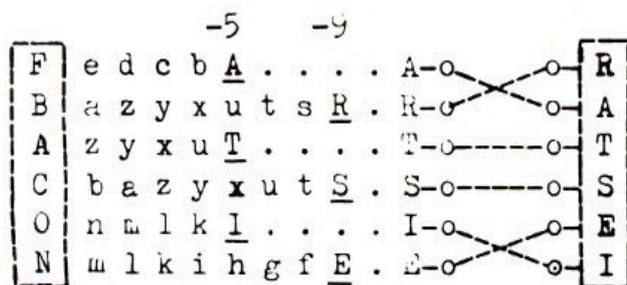


Fig. 11 (sans w ; alphabet inversé pour abrégier le tableau)

Supposons maintenant qu'un certain Bacon ait été admis dans une confrérie secrète Shakespeare qui avait, entre autres, un département dramatique et qui faisait utiliser la machine à ses membres pour se trouver un nom de code. Lucky strike ! Parmi les possibilités il y avait, avec une parfaite alternance, un diminutif existant de prénom (Fig. 12) !

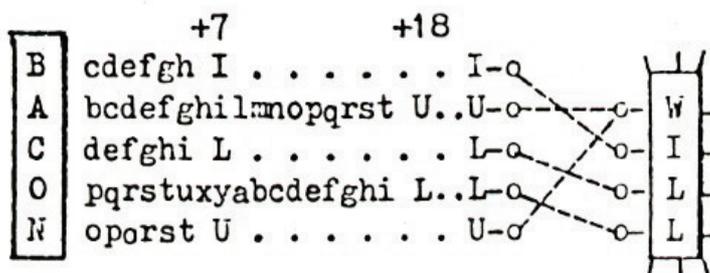


Fig. 12 (sans k, w, z)

(Les deux U donnent bien un « double-U », un W, et, avantage supplémentaire, la longueur du mot de départ est camouflée). En partant de F(ranciscus) BACO, forme latine de son nom, le voici maintenant qui trouve le nom du héros, AMLETH, d'une histoire de Saxo Grammaticus récemment

remise à la mode par Belleforest dans ses *Histoires tragiques*. L'équivalent anagrammatique HAMLET lui semble plus euphonique (Fig. 13).

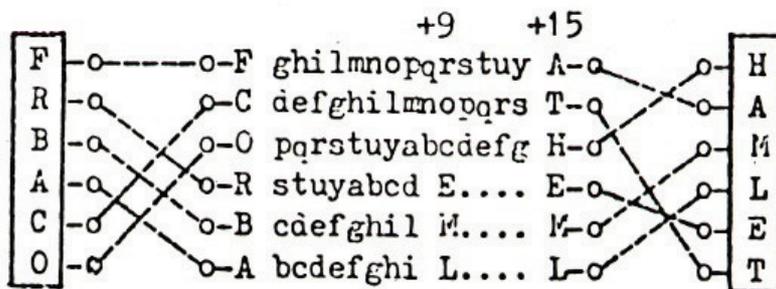


Fig. 13 (sans k, w, x, z)

Rien d'étonnant à ce que l'auteur ait mis tout son cœur dans ce personnage énigmatique qu'il fait lui ressembler, par certains côtés, comme un frère, un frère en énigmatologie !

Parmi les possibilités il y a aussi un nom inexistant ; JAQUES, mais presque existant tout de même puisqu'il suggère le prénom français JACQUES. Dans *Comme il vous plaira* il met donc sous ce nom insolite un personnage qui est un auto-portrait, plein d'humour au sens bien anglais du terme, de Bacon le philosophe des *Essays* (Fig. 14)

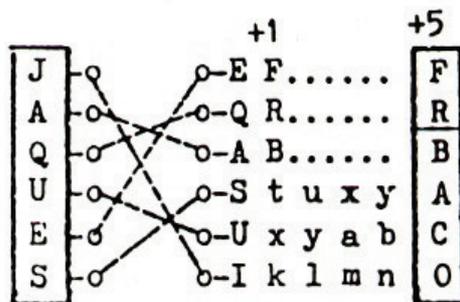


Fig. 14 (sans w, z)

Le titre d'une autre pièce de Shakespeare offre deux particularités

curieuses : une orthographe anormale, même à cette époque, *Twelve Night* pour *Twelfth Night* (douzième nuit après Noël, donc Epiphanie, qui n'a strictement rien à voir avec l'intrigue !) et en second lieu un sous-titre désinvolte *or what you Will* (ou ce que vous voudrez) qui met en jeu le mot *WILL*. Ces deux « clues » nous invitent à chercher si l'auteur n'a pas discrètement signé sa pièce (Fig. 15) !

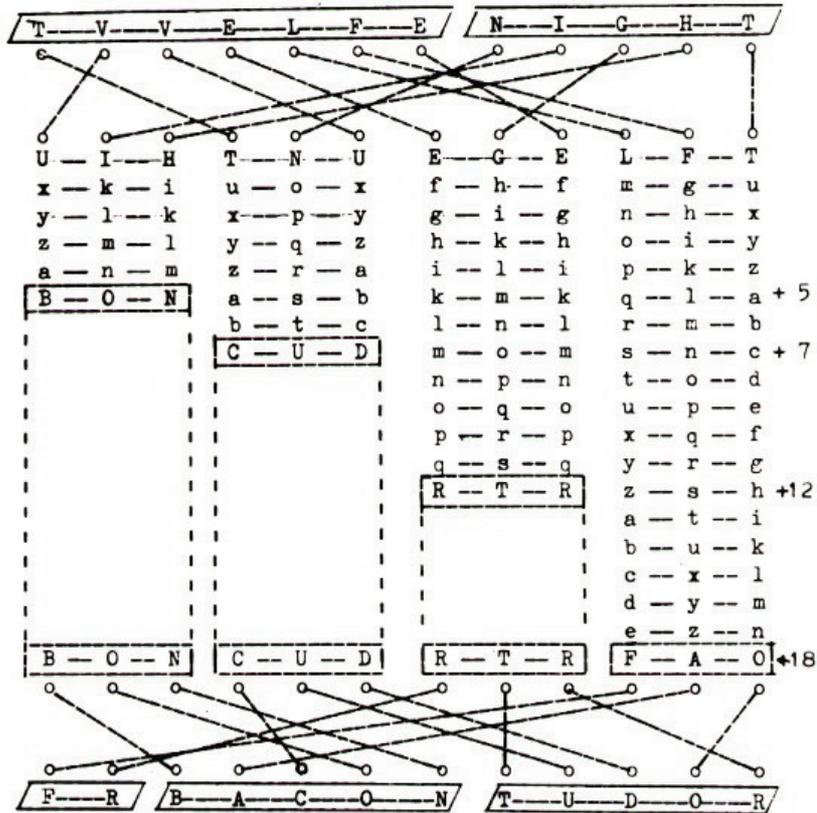


Fig. 15 (sans w)

Que ce nouveau tabou, TUDOR, ne vous effraie pas. Il est suggéré de mille autres façons. Il nous ramène à notre initiateur Swift. Un seul personnage dans les *Voyages* trouve grâce aux yeux de notre virulent satirique au point de forcer son admiration. C'est un vrai MUNODI, un « grand Seigneur », traité avec révérence, « plein de sagesse, noblesse et haute

destinée », qui ne pense qu'à améliorer le sort de sa nation et de ses citoyens. Le voici (Fig. 16).

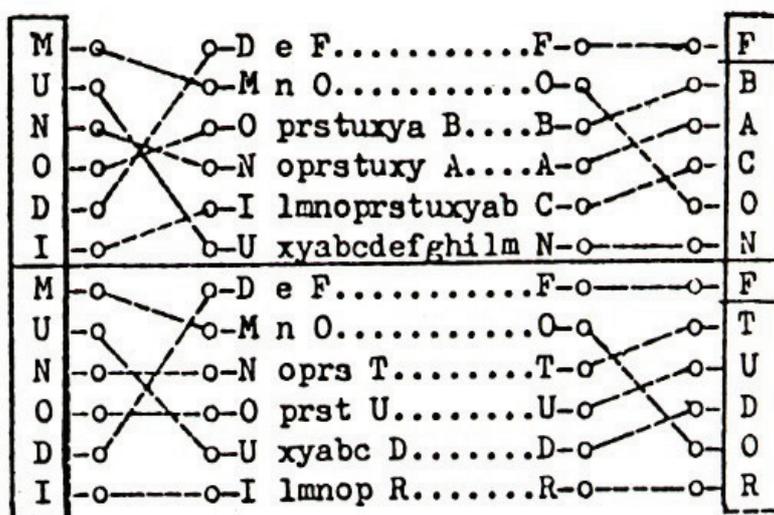


Fig. 16 (alphabet de Swift)

Et revoilà ce Francis Tudor encore révééré par certains comme « The Uncrowned King », le roi non couronné, François 1er d'Angleterre - mais tout ceci n'est pas pour le grand public. Si Swift a vendu la mèche avec ses suggestions du mécanisme du petit jeu, ses dessins, ses énigmes préparatoires à solution évidente pour nous mettre sur la voie, c'est parce qu'il objectait en conscience à la décision, prise contre son avis dans les coulisses du pouvoir, de ne jamais révéler « The Truth » (La Vérité), comme on écrit dans ce cas avec deux majuscules, alors que les Traditions de la Confrérie exigeaient que celle-ci soit divulguée à l'époque de Swift.

Dans la pratique des nombreux systèmes shakespeariens Francis était un champion - mais noblesse oblige quand on est un Tudor et qu'on est l'auteur du traité des stratagèmes secrets et des chiffres de Gustavus Selenus dont il est parlé plus haut (le traité est daté de 1624, mais ne croyez pas toutes les dates que vous lisez sur les pages de titre !)

Terminons donc cette étude très sommaire par un feu d'artifice. D'abord le réseau vaste et serré des « clues ». La statue de Bacon sur son tombeau le représente appuyé sur son coude. Appuyé aussi sur son coude le Shakespeare du monument de Westminster Abbey. Dans *King John*, ce curieux passage : « appuyé sur mon coude, Monsieur, je commence, je vous

prie, voilà la question et alors vient la réponse *like an Absey book* (forme de ABC book, nom donné à l'époque aux syllabaires) ». Déclaration en apparence incohérente mais qui s'éclaire si ELBOW est la question et si la réponse vient dans un tableau...en ABC !

Dans *Mesure pour Mesure* il y a un grotesque garde-champêtre appelé Elbow. Fait exceptionnel, il y a pour cette pièce dans l'édition collective de 1623 une liste des personnages. Elbow y est présenté comme « *Elbow, a simple constable* » formule dont l'anagramme est suggestive (Fig. 17).

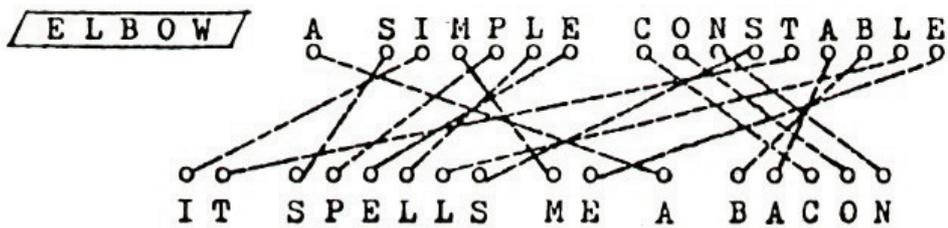


Fig. 17

« Cela m'épelle un Bacon ». J'ai découvert par ailleurs que notre système, confié aux néophytes parce que peu dangereux et le plus facile des systèmes maison, avait le mot *spelling* comme nom de code.

Dans la comique leçon d'anglais donnée à une princesse française dans *Henri V* figure le coude alors que des mots essentiels comme tête, etc. sont absents et c'est le seul mot écorché deux fois par la princesse comme pour attirer notre attention.

Repassons à Swift. Il parle de philosophes du passé qui étaient des poètes bien que les poètes ne soient pas nécessairement des philosophes, sauf ceux « *who are a little out at elbows* » (comprenez, au choix, dont les manches sont trouées au coude ou bien qui sortent au mot elbows - au pluriel, notez-le) et il enfonce le clou : « Dans ce cas-là, le grand Shakespeare aurait bien pu être un philosophe ». Peut-on mieux provoquer le chercheur ?

Je fais grâce d'autres « clues », dont celle de notre garde-champêtre

dont on dit qu'il ne peut pas parler (tenu au secret ?) mais qu'il est « out at elbow », les mots mêmes repris par Swift ! En voilà suffisamment pour nous suggérer que ELBOW est le grand mot-clé de l'histoire secrète du Grand Will, sa carte d'identité ! Pour tout résumer en un seul mot, notre champion des *Cryptomenytices* a réduit l'alphabet utilisé dans cette énigme aux seules lettres figurant dans la donnée et dans la réponse. Ouvrons son « Absey book » (Fig. 18)

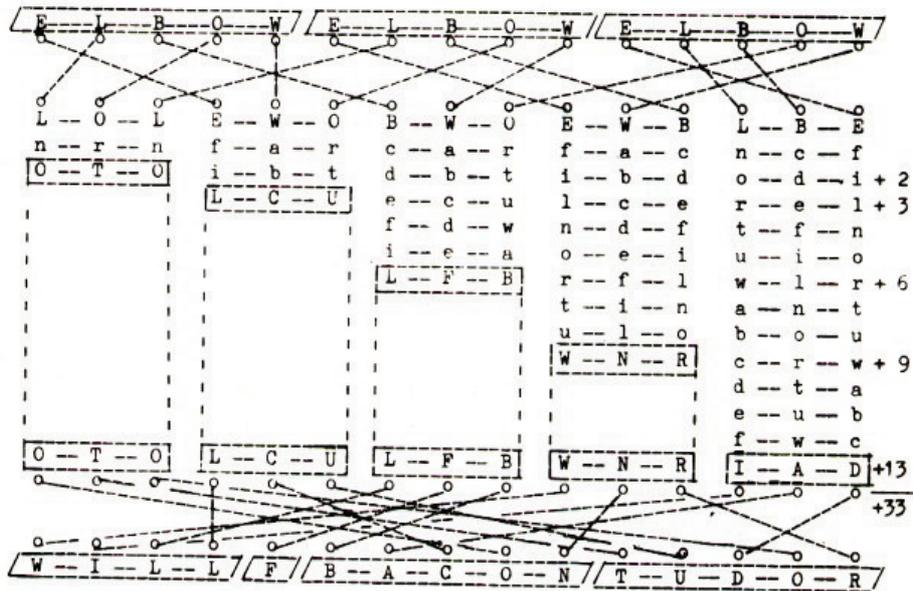


Fig. 18 (alphabet réduit aux seules lettres utiles :a-b-c-d-e-f-i-l-n-o-r-t-u-w)

On notera en passant que le total des décalages est 33, le « nombre » de Bacon. Il savait exploiter les coïncidences ou, quand la réalité présentait des quasi-coïncidences, donner le coup de pouce pour les rendre troublantes.

Examinez encore ce tableau. Chapeau ! Chapeau baconien, bien sûr ! car le célèbre chapeau de Francis Bacon était aussi un excellent symbole de son identité, des armes parlantes en quelque sorte, mais cela est une autre histoire qui n'a rien à voir avec le *spelling*. Il faut une séance de projections - stupéfiantes et humoristiques - pour en faire apparaître la très astucieuse

symbolique. Les cryptoménytiques ne comportent pas que des triturations alphabétiques. Il y a d'autres moyens de passer des messages au nez et à la barbe non seulement du public mais aussi des monarques absolus et de leur vigilante police.

Pierre Henrion
Agrégé de l'Université
(Panthéon - Sorbonne)

NOTA. Cet article reprend la substance de celui que j'ai rédigé en 1976 pour la Société Francis Bacon de Londres (Baconniana n° 176)